l'État d'Orange, le Transvaal, etc. Il se propose, du reste, de donner incessamment des détails plus circonstanciés à cet égard et de mettre en même temps sous les yeux des entomologistes la riche collection de Psélaphiens qu'il a recueillie et qu'il a augmentée par l'acquisition de collections importantes. Il annonce également qu'il est chargé par M. Claine de remettre au Muséum une série de Reptiles et de Lépidoptères provenant des environs de Port-Élisabeth et d'East-London.

M. Édouard Blanc dépose sur le bureau et offre au Muséum quelques exemplaires de *Scaphirhynchus Kauffmanni* qu'il a pêchés dans l'Oxus, et plusieurs spécimens, conservés dans l'alcool, de la Filaire de Médine. Ces Filaires, recueillies à Boukhara, atteignent de 60 à 80 centimètres de long. M. Blanc donne quelques détails sur les accidents que cause ce parasite parmi les populations de l'Asie centrale, et sur les méthodes employées pour l'extraire du tissu musculaire. Il rappelle que plusieurs auteurs, et entre autres Fedtschensko, admettent maintenant que la Filaire de Médine subit une partie de son évolution dans le corps de petits Crustacés d'eau douce, et il émet, d'ailleurs avec réserve, l'hypothèse que l'hôte de la Filaire de Médine pourrait être un Copépode, découvert par lui dans les bassins de Boukhara et décrit récemment par MM. J. de Guerne et J. Richard sous le nom de *Diaptomus Blanci* [1].

COMMUNICATIONS.

Présentation de deux Manuscrits provenant de l'Asie centrale, par M. Édouard Blanc.

J'ai l'honneur de présenter à l'Assemblée deux manuscrits que j'ai rapportés de mon dernier voyage en Asie centrale, et qui ont trait à l'histoire naturelle [2].

Ces manuscrits, de même que la plupart de ceux, au nombre de près de deux cents, qui concernent d'autres matières et que j'ai recueillis dans la même région, proviennent des bibliothèques fondées par Tamerlan et

(1) *Bulletin de la Société zoologique de France,* 1896, t. XXI, p. 53.

(2) Voir *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle,* 1896, t. II, n° 3, p. 81.

par ses descendants, et qui, d'après les traditions vagues, mais unanimes de l'Orient, ont été d'une grande richesse scientifique et littéraire. L'importance de Samarkande, de Boukhara et d'autres villes voisines au point de vue de l'enseignement philosophique et des lumières intellectuelles remonte d'ailleurs bien plus loin que la fondation de l'empire timouride (xiv[e] siècle). Dès l'époque du premier empire mongol (xii[e] siècle) et même dès l'époque des Samanides (x[e] siècle), la renommée universitaire de Samarkande et la réputation de ses richesses bibliographiques s'étendait au loin, jusqu'au fond de la Chine, et l'écho en était porté jusqu'en Europe.

Toutefois, d'après les débris épars que j'en ai pu observer, les livres de controverse religieuse d'abord, puis ceux de jurisprudence y tenaient la plus grande place. Ensuite venaient la poésie et l'histoire, intimement liées l'une à l'autre, et les ouvrages des grammairiens ou des conteurs. Les sciences et surtout les sciences naturelles ne tenaient qu'un rang secondaire, au moins sous le rapport de la quantité des matériaux, et, parmi les sciences, l'astronomie, l'astrologie et les mathématiques paraissent avoir fourni la matière d'ouvrages plus nombreux que l'histoire naturelle.

Les manuscrits traitant de cette dernière branche sont fort rares. Comme les autres, ils ont été dispersés, détruits, ou parfois cachés, lors des nombreuses révolutions politiques et des nombreux pillages dont la Boukharie a constamment, depuis plus de quatre siècles, été le théâtre. C'est, en général, entre les mains des représentants du clergé musulman qu'il faut les chercher aujourd'hui. Leurs détenteurs actuels s'en servent pour se donner du prestige aux yeux des foules, et leur attribuent souvent des vertus magiques. Aussi s'en dessaisissent-ils très difficilement.

J'ai découvert le premier des deux livres qui nous occupent aujourd'hui dans le khanat de Boukhara, lors de mon premier voyage, en 1890-1891. Faute de décision suffisamment rapide, je n'ai pu m'en emparer, les pourparlers que j'avais entrepris pour son enlèvement ayant donné lieu à des difficultés d'ordre religieux que je n'ai pu résoudre et qui se sont terminées par la disparition du volume en litige. Depuis lors, j'ai essayé vainement, à plusieurs reprises, d'en devenir acquéreur, par l'intermédiaire de mandataires, les uns européens, les autres indigènes. Ces démarches n'ont pas réussi : le livre est demeuré introuvable. Enfin, l'année dernière, bien résolu d'avance à m'en emparer à tout prix, je l'ai retrouvé moi-même et je l'ai emporté, en en faisant l'acquisition, non sans de notables difficultés, mais sans lui donner le temps de disparaître de nouveau.

En cherchant ce volume, j'ai trouvé le second, dont je parlerai ensuite, et qui est supérieur par l'exécution.

Le premier de ces manuscrits est le plus ancien, du moins quant à la date de la copie. Celle-ci remonte à l'année 997 de l'hégire.

Il n'est pas remarquable par la perfection de son iconographie, qui est assez grossière. Cependant, toutes sommaires qu'elles sont, ces figures ont

de l'importance, d'abord par leur nombre, qui est considérable, puis par ce fait que, malgré l'imperfection de l'organographie, chacune d'elles présente en général quelques caractères saillants, qui suffisent pour reconnaître de quelle espèce végétale il s'agit, car c'est surtout au point de vue de la botanique que ce manuscrit est précieux. Les animaux, beaucoup moins nombreux, sont moins intéressants; d'ailleurs leur identification, dans la terminologie orientale, ne prête pas à autant d'incertitudes que celle des végétaux.

Ce manuscrit est remarquable aussi par sa bonne conservation et par sa clarté. Il est en effet bien complet, très lisible, et dans un état vraiment exceptionnel pour son ancienneté. Les couleurs des figures sont bien conservées.

Il est écrit en persan, se compose de 1,044 pages et renferme 510 figures coloriées dont 73 figures d'animaux, les autres représentant presque toutes des plantes.

La reliure, faite en Boukharie, dans le style persan, est assez ancienne [1]. Elle est recouverte en peau de chèvre.

L'intérêt de ce manuscrit est surtout le suivant. On sait quelle place tiennent les noms botaniques dans la littérature orientale et dans la vie même des musulmans en général. Les musulmans d'Asie, comme ceux d'Afrique, habitent principalement les pays désertiques ou semi-désertiques, dans lesquels la lutte contre la famine, ou tout au moins le problème de la nourriture des troupeaux est permanent; aussi connaissent-ils les plantes sauvages beaucoup mieux que ne le font nos paysans européens. Pour eux, chaque herbe, chaque sous-arbrisseau, a son nom, et les gens les moins instruits, les simples chameliers par exemple, distinguent fort bien, entre espèces voisines, des plantes dont les caractères spécifiques sont souvent minutieux ou à peine apparents. Là où des paysans ou des colons français ne verraient que «de l'herbe» ou «de la broussaille», et n'auraient même pas l'idée qu'il y ait lieu d'établir des distinctions spécifiques, les nomades orientaux donnent, avec sûreté, des noms divers et précis. Leurs écrivains et leurs géographes ne manquent jamais, lorsqu'ils décrivent une contrée, de signaler minutieusement les plantes qui croissent spontanément. C'est là en effet une précieuse indication, non seulement en ce qui concerne la richesse du pays ou la facilité que l'on peut avoir à y subsister et à y faire la guerre, mais aussi quant à la nature géologique du sol et quant au climat, tous deux en corrélation intime avec la flore, et qu'ils ne savent guère définir autrement.

Mais cette flore, ils ne peuvent l'indiquer que par des noms usuels empruntés à leur langue, c'est-à-dire aux langues sémitiques, iraniennes ou

[1] Il est possible qu'elle remonte à l'année 1216 de l'hégire, d'après une note qui se trouve ajoutée à l'intérieur du volume.

turques. Ils n'ont pas à leur disposition la nomenclature linnéenne. Aussi, tout en sachant fort bien de quelles plantes ils veulent parler, ils ne peuvent nous le faire comprendre. C'est pourquoi il est de première nécessité, pour ceux de nos botanistes qui s'occupent de ces contrées, de posséder des tableaux de concordance. Or, ces tableaux de concordance sont, dans la pratique, très difficiles à établir. On en voit la preuve dans les gloses interminables et finalement incertaines dans leurs conclusions, malgré toute la science de leurs auteurs, qu'ont rédigées les commentateurs européens qui, depuis trois siècles, se sont occupés des vieux naturalistes et géographes orientaux. Le Muséum ne l'ignore pas, car il a compté parmi eux bon nombre de ses professeurs les plus éminents.

Aussi, le manuscrit que nous présentons rendra-t-il, nous l'espérons, un réel service. Les noms de plantes qui y figurent en grand nombre y sont écrits en rouge dans le texte, de sorte qu'il n'est pas nécessaire d'être bien savant orientaliste pour les retrouver. Ils sont accompagnés de figures coloriées. Ces figures, bien qu'imparfaites, comme nous l'avons dit, suffisent parfaitement à lever les doutes dans la plupart des cas. Tout au moins simplifient-elles beaucoup les interprétations dans les cas où, comme cela a lieu maintenant, on en est à se demander si tel nom oriental désigne un Palmier, un Nénuphar ou un Jujubier.

A ce titre, il nous semble que le manuscrit que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau comble une importante lacune, et qu'il sera bien à sa place dans la bibliothèque du Muséum, où il pourra être consulté utilement.

Les noms qu'il renferme sont pour la plupart persans ou turcs; quelques-uns sont arabes. D'ailleurs, on sait que, pour les termes d'histoire naturelle, le persan et le turc ont emprunté beaucoup de noms à l'arabe[1].

Le second de ces manuscrits est moins volumineux que le précédent, mais l'iconographie en est très supérieure.

[1] Nous n'entrerons pas ici dans la bibliographie si longue et si compliquée des anciens botanistes et géographes arabes. Nous nous bornerons à citer principalement, comme auteurs à rapprocher de ce manuscrit, El Khozremi, à cause de la similitude des pays d'origine, et Abd. Allathif. (Cf. *Relation de l'Égypte par Abd. Allathif, médecin arabe de Bagdad, suivie de divers extraits d'écrivains orientaux et d'un état des provinces et des villages d'Égypte dans le* XIV*e siècle, le tout traduit et enrichi de notes historiques et critiques*, par M. Silvestre de Sacy, de l'Imprimerie impériale, à Paris, 1810.)

Parmi les auteurs européens modernes, il sera intéressant de comparer ces noms particulièrement avec la liste de noms vernaculaires donnés par Ascherson, qui s'applique sinon exactement à la même région, du moins à des régions voisines et à des dialectes analogues. (Cf. *Index nominum vernaculorum in Ed. Boissieri Flora orientali ad missorum, auct. P. Ascherson.* Ed. Boissier, *Flora orientalis*, T. V., Genève, 1884.)

Il renferme de nombreuses figures (408) dont l'exécution est remarquable pour le pays et pour l'époque, et dont les couleurs sont bien conservées. Le nombre de feuilles du manuscrit, écrit en persan sur papier de riz de fabrication boukhare, est de 251. La copie, sans date, paraît remonter au XVI^e^ siècle, peut-être seulement au XVII^e^, mais la composition même du texte semble beaucoup plus ancienne. Il est en persan. L'auteur est indiqué, au moins pour la première partie, comme se nommant Yezidi. Ce nom, ou plutôt ce surnom, a été porté par plusieurs auteurs orientaux, dont plus d'un a été célèbre, et qui vivaient à des époques différentes[1]. Malheureusement la reliure a été refaite récemment à Boukhara, suivant la mode indigène actuelle.

Ce volume paraît d'ailleurs être la réunion de plusieurs ouvrages dont l'ensemble forme, dans l'esprit de l'auteur ou du compilateur, une véritable encyclopédie ou tout au moins un aperçu général des connaissances humaines. Mais les sciences naturelles y tiennent de beaucoup la place la plus importante.

Le manuscrit est divisé en plusieurs parties. Le titre placé au commencement, et qui peut-être, ainsi que le nom de l'auteur, ne s'applique qu'à la première, est : *De la connaissance des êtres animés.*

Cette première partie est consacrée uniquement à l'histoire naturelle descriptive. Elle passe en revue d'abord la zoologie, ensuite la botanique et enfin la minéralogie. La section zoologique est la principale. Les animaux sont nombreux, peints avec soin. La plupart d'entre eux sont aisément reconnaissables. Ce qui est à noter particulièrement, c'est que quelques-uns de ces animaux, connus des habitants de l'Asie centrale, paraissent appartenir à l'archipel ou aux îles de l'Océan indien, notamment à Madagascar. Il s'y trouve en effet des Lémuriens, et même, si l'on ne faisait la part de l'inhabileté du dessinateur qui a pu le conduire à une ressemblance fortuite, on y pourrait reconnaître le Thylacine d'Australie.

La botanique tient moins de place que la zoologie. Elle est cependant intéressante et beaucoup de plantes sont reconnaissables, moins par leur port et leurs proportions, qui sont généralement dénaturés, que par leurs fleurs, leurs fruits ou leurs couleurs.

La minéralogie est, comme on pouvait s'y attendre, la partie la plus faible. L'auteur, n'ayant pas la moindre notion de la forme propre des minéraux, s'est borné à les représenter comme des masses quelconques. Il en

[1] Le plus connu est l'auteur de la Traduction arabe d'Euclide, qui mourut vers l'an 1200 de notre ère.

Un autre Ali Yezdi ou Yezidi, appelé aussi Cherf-ed-Din, est l'auteur du *Zefer Namet* ou *Livre des Victoires,* histoire de Tamerlan, composée par ordre du fils de ce souverain, au commencement du XV^e^ siècle.

énumère les noms et signale leurs propriétés, pour la plupart fabuleuses. Tout ce que nous en pouvons conclure, c'est que les Orientaux de cette époque n'avaient aucune idée de la cristallographie et n'entrevoyaient que vaguement la stratigraphie.

La seconde partie de l'ouvrage est relative à l'anatomie humaine. Il s'y trouve plusieurs figures fort curieuses, parce qu'elles nous renseignent sur l'état des connaissances des habitants de l'Asie centrale à l'époque où a été écrit cet ouvrage, chose sur laquelle nous n'avions pas de données jusqu'à ce jour. Signalons un schéma de la circulation sanguine, en plusieurs couleurs, erroné, mais cependant curieux, un schéma de la gestation chez la femme, également en plusieurs couleurs, et enfin un squelette, étonnamment inexact, surtout si l'on considère la facilité relative que présente l'observation du système osseux.

La troisième partie du livre contient de nouveau un peu de zoologie descriptive et un certain nombre de figures d'animaux réels, bien reconnaissables, puis des animaux chimériques, également coloriés, et dont les formes sont tantôt bien connues de nous, comme celles de la Licorne, par exemple, et tantôt tout à fait nouvelles pour les Occidentaux. Les figures sont d'une grande précision. Il est intéressant pour nos zoologistes de pouvoir apprendre quel était au juste le pelage de la Licorne, point sur lequel un doute profond subsistait : il paraît qu'en Orient du moins cet animal est brun rougeâtre, moucheté de blanc. Ils retrouveront aussi avec plaisir la *Guivre* des vieilles légendes françaises du moyen âge, reconnaissable, ici comme en Occident, à l'escarboucle qu'elle porte entre les yeux. Le Serpent de mer n'a garde de manquer à l'appel. Nous trouvons aussi le portrait d'un Dragon marin dont la provenance paraît nettement chinoise, et dont l'importation par les Mongols, à travers le long trajet terrestre des steppes sibériens, est fort probable. Enfin nous voyons aussi un autre Dragon à trompe, portant sur le dos des bosses multiples, et qui semble avoir eu pour origine la découverte de quelque squelette de Mammouth.

Il est curieux de voir de quelle façon les habitants de l'Asie centrale ont reconstitué le Mammouth, d'après les ossements trouvés sans doute en Sibérie ou en Mongolie. Ils ont pris ses défenses pour des cornes et ont considéré chacune des puissantes apophyses de ses vertèbres comme l'axe d'une bosse distincte, au lieu de les noyer toutes dans une seule masse musculaire. Il en est résulté un animal d'aspect beaucoup plus léger que le type véritable, et, ce qui est assez remarquable, c'est que ses reconstructeurs n'ont pas méconnu l'existence de la trompe. Ils n'ont pas eu connaissance de la fourrure si caractéristique, ce qui pourrait faire supposer qu'il a existé une forme méridionale à peau nue, ou simplement que les paléontologistes boukhares n'ont connu que des spécimens de squelettes conservés à l'air libre.

Parmi les êtres fabuleux de ce recueil, nous retrouvons aussi le Vieillard

de la mer, bien connu des conteurs arabes autant que des Latins, et qui répond exactement au signalement donné par Al Kazuini [1].

Après une quatrième partie peu importante (23 feuillets) et qui paraît être un récit sans intérêt pour l'histoire naturelle, la cinquième partie est consacrée à la tératologie.

On y voit toute une série de monstres, dont les uns rentrent dans des types bien connus de nous et dûment observés, bicéphales [2] ou polydactyles, pourvus de membres ou de têtes surnuméraires, de mamelles supplémentaires ou axillaires, ou, au contraire, manquant de divers membres, et dont d'autres, s'ils avaient pu exister, laisseraient loin derrière eux tout ce que nos observateurs occidentaux ont pu constater de plus prodigieux [3].

M. Berger de Xivrey a publié en 1836 un ouvrage fort intéressant et devenu rare sur les traditions tératologiques de l'Occident et sur quelques-unes de celles de l'Orient [4]. De même que dans notre manuscrit, il examine non seulement les anomalies individuelles de certains êtres (ceux que les Latins appelaient *monstra*), mais les formes zoologiques fabuleuses et généralement colossales (*belluæ*). Il nous semble que de la juxtaposition et de la comparaison des deux textes pourront sortir des éclaircissements intéressants.

Il y a lieu aussi de comparer le manuscrit que nous présentons aujourd'hui avec l'ouvrage grec connu sous le nom de *Roman d'Alexandre*, qui a été en grande faveur pendant le moyen âge et dont il existe de nombreuses variantes, et en particulier avec les parties de cet ouvrage qui ont souvent été transcrites séparément, et considérablement amplifiées, sous le titre de *Merveilles d'Inde* [5] ou de *Proprietez des Bestes* [6]. Dans ces ouvrages, des écrivains de l'École d'Alexandrie et plus tard des commentateurs du moyen âge ont accumulé une quantité de traditions et d'inventions fabuleuses,

[1] Cf. Al Kazuini, *Traité des prodiges de la création.*

[2] Cf. Makrisi, traduction par Ed. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte,* t. I, p. 323.

[3] Tel est un être femelle, à tête de femme et à corps de Perdrix, possédant en outre sur le dos des mamelles pédonculées. Telle est encore la capture remarquable faite par un pêcheur; c'est un être moitié femme et moitié reptile.

[4] Cf. Jules Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques ou Récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle, publiés d'après plusieurs manuscrits inédits, grecs, latins et en vieux français.* Paris, Imprimerie royale, 1826, 1 vol. in-8°.

[5] Cf. Manuscrit français de la bibliothèque du Roy, n° 7518, par Jehan Vauquelin.

[6] Cf. *Proprietez des bestes quy ont magnitude, force et povoir en leurs brutalitez* (Extrait du IX^e livre du *Roman d'Alexandre.* — Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, n° 138.)

réunies entre elles par le lien d'un mythe commun, l'épopée du conquérant macédonien, qui aurait entrepris de parvenir jusqu'aux limites de la terre et qui aurait rendu compte de ses découvertes et de ses aventures dans des lettres adressées à son maître Aristote.

Cette même partie du manuscrit boukhare passe en revue également, à côté des monstres individuels et des animaux prodigieux, les types des peuplades monstrueuses ou réputées telles; enfin, après les chapitres précédents, qui décrivaient les animaux inférieurs à l'homme et l'homme lui-même, il y est traité des êtres vivants supérieurs à l'homme, c'est-à-dire les génies et les esprits élémentaires de l'air, de la terre, du feu et de l'eau. Des figures tout à fait précises et élégamment coloriées nous renseignent exactement sur leur physionomie.

Enfin la sixième et dernière partie, qui fait de ce livre, dans l'intention de l'auteur, une véritable encyclopédie des connaissances humaines, passe en revue, très sommairement d'ailleurs, et en se bornant à en indiquer le cadre, toutes les sciences et tous les arts; les sciences occultes tiennent le premier rang. Une ou plusieurs figures sont consacrées à chaque branche. Après nous avoir parlé de l'Arithmétique, de la Géométrie, de la Peinture, de la Sculpture, de l'Architecture, puis de la Natation, de l'Escrime à pied, à cheval et même à éléphant, avec figures à l'appui, l'auteur, en passant par l'Astronomie, aborde les régions les plus inaccessibles de la Cabale et des sciences transcendentales, et il ne manque pas d'indiquer le parti qu'on en peut tirer pour les recherches expérimentales. Ainsi nous voyons un savant qui traite familièrement le Soleil et la Lune; d'autres, protégés par une sorte de cloche à plongeur, explorent le fond des mers ou traversent l'Océan, autour duquel s'enroule le Léviathan; d'autres volent par-dessus les montagnes dans des appareils *ad hoc*.

A signaler dans cette partie de l'ouvrage une figure curieuse. Elle est relative à la connaissance de la pression du sang dans les artères, et, vu la date du manuscrit, cette observation est intéressante. Sans prétendre que l'auteur, antérieur à Harvey, l'ait devancé dans ses conclusions expérimentales, nous ferons remarquer le passage où il commente une expérience fort simple pour le pays : un opérateur coupe la tête du sujet à l'aide d'un sabre, et des deux carotides s'élèvent deux jets de sang dont les savants boukhares n'ont pas négligé de calculer la hauteur et de chercher la cause.

Ce manuscrit, intéressant surtout par les notions qu'il donne sur le degré d'avancement des connaissances des peuples touraniens dans l'histoire naturelle, à une époque déjà reculée et où ne savions presque rien de leur état intellectuel et bien peu de chose de leur histoire, sera, je l'espère, de quelque utilité à la Bibliothèque du Muséum, à laquelle je suis heureux d'en pouvoir faire hommage. Je ne fais d'ailleurs là que remplir un devoir,

après l'appui efficace et bienveillant dont le Muséum m'a honoré pendant mon dernier voyage.

Note sur une boîte en laque japonaise, portant le monogramme de Linné et donnée par M. H. Deyrolle au Muséum d'histoire naturelle,

par M. E.-T. Hamy.

M. H. Deyrolle, de Bourg-la-Reine, a bien voulu offrir au Muséum d'histoire naturelle, il y a quelques semaines, une jolie boîte à fond d'aventurine, laquée d'or de plusieurs tons, telle qu'on en a fait un assez grand nombre au Japon dans la seconde moitié du XVIIIe siècle[1].

Cette boîte, ronde et plate, mesure 0 m. 083 de diamètre et 0 m. 032 d'épaisseur. Sur la tranche est représenté un paysage au bord d'une rivière, avec des barques, des maisons rustiques, des clôtures en laque d'or et de petits arbres en laque d'argent. Sur le plat, à droite, deux personnages, vêtus d'amples costumes, sont arrêtés au haut d'un monticule; l'un d'eux, de son bras droit, montre à l'autre des sapins et des cèdres qui garnissent un deuxième monticule dressé à gauche. Au centre de la composition est dessiné un monogramme doré en relief, de 0 m. 021 de large et 0 m. 011 de haut; on y démêle, non sans quelque peine, les lettres CLINEVS, C[arolus] LINEUS, adroitement tracées d'une belle écriture bâtarde[2].

Cette boîte a été certainement exécutée au Japon pour Charles Linné, et le petit tableau, représenté par l'artiste indigène, fait allusion, sans le moindre doute, à ces leçons de botanique rurales où excellait le grand naturaliste.

Si l'on songe qu'à l'époque où nous reporte la confection de cette élégante œuvre d'art, il y avait justement au Japon un savant suédois, élève et ami de Linné, C.-P. Thunberg, on n'hésitera guère, ce me semble, à attribuer à ce botaniste voyageur l'hommage délicat adressé de si loin à ce maître illustre et cher.

Thunberg, disciple de Linné à Upsal depuis 1761, ayant obtenu en 1770 le *stipendium Kohzeanum* (fondation Koehzing), s'était engagé comme *chirurgien extraordinaire* sur la grande flotte de la Compagnie hollandaise, pour faire, dans des conditions avantageuses, le voyage des Indes. Il était

[1] Voir *Bulletin du Muséum,* 1896, t. II, n° 3, p. 80.

[2] On sait que les interprètes japonais de Nagasaki écrivaient alors le hollandais avec des caractères latins et possédaient un *corps d'écriture* qui est «une bâtarde très lisible et très belle». (Voir Thunberg, t. II, p. 3.)